

## **DOCUMENTS**

**MODULE N°2: TABLEAU DU MONDE EN 1939**

**SOUS-MODULE N°4: LES DEMOCRATIES EN  
CRISE**

**CHAPITRES 1 ET 2**

# Moukden petite bombe... gros dégâts

①

modeste  
on, qui arrache  
t de voie ferrée  
dchourie,  
encher une crise  
tionale  
e. Un des  
s à la Seconde  
mondiale.

andchourie, 18 septem-  
bre 1931, 22h20: une fai-  
ble explosion retentit le  
long de la voie ferrée du  
hourie, près du lac de Li-  
e de la ville de Moukden  
, à moins de 800 mètres de  
chinoise de Beidaying. La  
e sur le ballast ou sur les  
le puissance, n'a causé que  
inimes: 1,50 mètre de voie  
rop peu pour perturber  
on ferroviaire. Preuve en  
cteur du train de Chang-  
nt sur les lieux de l'atten-  
utes après, ne remarque  
it sa route, et entre en gare  
re d'arrivée habituelle.  
pétard va déclencher une  
ationale majeure, prélude  
Guerre mondiale. En com-  
raisons exige de revenir  
nées en arrière.  
e milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la  
iquement et socialement  
par sa brutale confron-  
l'Occident moderne, est  
r les puissances colonia-  
voir de richesses à piller.  
édés par l'arrogance des  
ncs», les membres d'une  
te, les «Poings de justice»



ou Boxers, se soulèvent, déclenchent  
à travers le pays des massacres d'Euro-  
péens et assiègent le quartier des lég-  
ations à Pékin, pendant près de trois  
mois. L'impératrice Cixi (Ts'eu-Hi) a  
laissé faire: elle le paie quand les trou-  
pes occidentales écrasent la révolte.

## La Chine voit les seigneurs de la guerre s'affronter

Parmi les dommages de guerre  
figure l'ouverture de la Mandchourie,  
berceau de la dynastie Qing, aux vain-  
queurs. Aux Russes, qui guignent cette  
frontière sibérienne, puis aux Japo-  
nais, désireux, depuis qu'ils ont annexé  
la Corée, d'assurer une zone de sécu-  
rité au Nord. Très vite, ces ambitions  
contradictoires conduisent à la guerre.  
À la surprise générale, les Russes, écri-  
sés lors de la bataille navale de Tsu-  
shima (1905), la perdent, démontrant

aux Asiatiques que les Blancs ne sont  
pas invincibles. Le Japon se voit recon-  
naître son occupation de la Corée et  
consolide ses positions en Mandchou-  
rie, où il gérera désormais la ligne du  
chemin de fer Sud-Mandchourie avec  
droit d'administrer la zone et de la  
défendre par les armes, le cas échéant.  
Les États-Unis, qui sont compétiteurs  
du Japon dans le Pacifique, laissent  
faire, en échange de la reconnaissance  
de leur occupation des Philippines.

Quant à l'opinion des Chinois sur  
la question, elle n'intéresse personne.  
Pourtant, ils sont mécontents. En 1911,  
une révolution renverse l'empereur  
Puyi et proclame, l'année suivante, la  
république. Débute une période de  
désordres, où s'affrontent d'abord les  
différents seigneurs de la guerre puis,  
après la révolution bolchevique, conta-  
gieuse, communistes et natio- ●●●

## UN FANTOCHE

Au centre,  
en redingote,  
l'ex-empereur  
de Chine Puyi, régent  
puis souverain  
du Mandchoukouo,  
État artificiel à la botte  
des Japonais.  
Les généraux japonais  
Nobuyoshi Muto (à  
sa droite), Koiso (à sa  
gauche). Le banquet  
se déroule en 1932.





## LE NATIONALISTE CHINOIS

Tchang Kaï-chek dirige alors la Chine. Mais aux prises avec les communistes et les seigneurs de la guerre, il ne veut pas ouvrir un troisième front face aux Japonais.



## LE SOUVERAIN NIPPON

Hirohito est le plus souvent considéré comme un spectateur impuissant de la politique belliciste de son pays. Les archives, publiées en 1971 et 1974, mettent à mal cette thèse: il semble avoir joué un rôle actif.



## LE RÉVOLUTIONNAIRE

Le Mao-Tsé-toung d'avant la Longue Marche (1934-36) préside la République soviétique du Jiangxi. Il y est très occupé à supprimer les opposants et inaugurer les purges.

●●● nationalistes sous la conduite de Tchang Kaï-chek. Le Japon en profite. Contre sa participation, symbolique, à la Première Guerre mondiale, du côté des Alliés, il obtient les concessions allemandes en Chine et des avantages supplémentaires en Mandchourie. Les Chinois, en pleine guerre civile, ne peuvent rien faire. Toutefois, cet expansionnisme nippon, que les Japonais justifient par l'étroitesse de leur archipel et la nécessité de trouver de quoi nourrir une population en pleine croissance, commence à inquiéter. La conférence de Washington sur le désarmement, en 1922, et

celle de Londres, en 1930, veulent y mettre un frein. Sans beaucoup de diplomatie, ce qui froisse la susceptibilité nationale japonaise.

Ce refroidissement tombe d'autant plus mal que la situation intérieure nippone se dégrade. La faute à la montée du communisme, qui inquiète une société traditionnelle conservatrice, l'incitant à se tourner vers l'armée, admirée et aimée, afin de la protéger du péril rouge; la faute, surtout, à l'impact de la crise économique de 1929, qui frappe de plein fouet le pays. En quelques mois, le Japon passe de la prospérité à la misère. Usines et entre-

prises ferment, faisant trois millions de chômeurs. La disette affame les campagnes où l'on voit des parents vendre leurs filles aux maisons closes pour survivre. Période appelée « temps d'une vague inquiétude », euphémisme pour décrire une situation effroyable. Beaucoup d'hommes sans travail s'engagent dans l'armée, dernier refuge en dépit de sa terrible discipline. Beaucoup réclament du gouvernement des terres, de la nourriture, un travail. Où les prendre, sinon en Mandchourie, région que la propagande présente comme un eldorado à demi-désertique à exploiter d'ur-

## PRÉLUDE AUX MASSACRES

L'occupation japonaise en Chine se traduit par d'effroyables exactions. Ces suppliciés mandchous, vers 1930, ne sont que les premières victimes d'un conflit qui, de 1937 à 1945, fera plus de 4 millions de morts chinois, dont 900 000 civils.





gence. Conscient des difficultés prévisibles avec les Occidentaux, mais aussi avec des groupes nationalistes chinois prêts à la lutte armée contre l'occupant japonais, le gouvernement répugne à cette solution.

Une partie de l'armée va lui forcer la main en forgeant de toutes pièces un *casus belli*: « l'attentat ou l'incident de Moukden ». À l'origine de l'action, le commandant de la petite garnison japonaise locale, forte de 500 hom-

avions de chasse, mais, avant l'attaque, les Japonais se sont emparés des pilotes! Rien d'étonnant si la garnison capitule aux premiers coups de feu, comme capituleront le lendemain, 19 septembre, pratiquement sans tirer une cartouche, les troupes chinoises nationalistes de Moukden, Changchun, Antung, permettant aux Japonais de s'assurer le contrôle des trois provinces mandchoues du Liaoning, Jilin et Heilongjiang, soit tout le sud

## LA « BOMBINETTE » DE LA VOIE FERRÉE DU SUD-MANDCHOURIE VA PROVOQUER L'INVASION D'UNE PARTIE DE LA CHINE PAR LES JAPONAIS ET LA NAISSANCE D'UN NOUVEL ÉTAT, LE MANDCHOUKOUO.

mes, du régiment Shimamoto, le colonel Seishiro Itagaki, et le lieutenant-colonel Ishiwaru Kanji, qui, en prenant, avec quelques camarades et des officiers des services secrets, cette décision, s'attendent à être désavoués par Tokyo, mis aux arrêts et fusillés pour insubordination. La bombinette de la voie ferrée n'est que la première phase d'un plan bien plus vaste et ambitieux. Bien plus dangereux aussi.

En plaçant la charge explosive près de la garnison de Beidaying, les officiers japonais supputent que leurs homologues chinois, alertés par le bruit, iront voir, et qu'il sera possible de les accuser d'avoir perpétré l'attentat et voulu faire dérailler le train de 22h30. Mais la bombe a fait si peu de bruit que les Chinois n'ont rien entendu! Peu importe! Les Japonais passent quand même à la phase 2: l'attaque surprise de la garnison de Beidaying. Elle est forte de 7000 hommes, et ce serait de la folie si Ishiwaru Kanji, qui a servi d'instructeur et de conseiller militaire aux Chinois, n'était au courant de certaines faiblesses.

D'abord, l'absence du commandant, le maréchal Zhang Xueliang, hospitalisé à Pékin pour addiction à l'opium. Ensuite, les ordres formels aux garnisons de Mandchourie, donnés par Tchang Kai-shek, toujours aux prises avec les seigneurs de la guerre et les communistes, de ne riposter sous aucun prétexte à une attaque nipponne. Pour plus de sûreté, au cas où certains soldats voudraient jouer aux héros, les armes sont enfermées sous clefs, histoire d'éviter toute résistance. Certes, Beidaying possède soixante

de la Mandchourie. Ne reste qu'à attendre les réactions des uns et des autres à ce coup de force.

### L'incident est monté en épingle dans la presse

Là aussi, les conjurés ont prévu, avec l'aide des services de renseignement, de pallier la colère de leurs supérieurs et l'indignation internationale. Comme il est vrai que la tension entre occupant et occupé n'a cessé de croître au cours de la décennie écoulée, que les incidents se sont multipliés, qu'il existe des mouvements de résistance chinois et mandchous, qualifiés de « bandits » selon la terminologie habituelle, leur imputer l'attentat n'est pas difficile. À condition d'en gonfler l'importance.

Dans le rapport officiel, repris dès le lendemain sur les ondes des radios japonaises, dans la presse et au cinéma, puis relayé dans le monde entier, la minime portion de voie endommagée dans un secteur dépourvu d'intérêt stratégique, au point que l'endroit n'a même pas de nom, devient « le pont de Liutiao » dont la destruction dévastatrice cause un tort majeur aux intérêts nippons dans la région; sans parler des dizaines de voyageurs japonais qui auraient pu périr dans une catastrophe ferroviaire...

Personne n'ira vérifier qu'il n'a jamais existé de pont de Liutiao, et si les Chinois s'avisent de le dire, qui les croira puisqu'ils auront l'air de minimiser leur acte? Cela fonctionne si bien que le premier intoxiqué par ce mensonge est le gouvernement japonais qui, tenu à l'écart de la préparation du coup de force et incapable ●●●

ENTRE 2!



EN 1936

HERGÉ-

Un Tintin différent est revenu de son périple en Extrême-Orient. Débarrassé de ses préjugés et de ses certitudes, et désormais capable d'émotion, il semble s'être définitivement ouvert aux autres. Hergé aussi s'est émancipé: l'abbé Wallez a renoncé à toute prétention sur la commercialisation des prochains albums, la maison Casterman s'étant substituée à lui pour les financer. Le *Lotus bleu*, le cinquième de la série, qui vient de paraître, s'orne de cinq hors-texte en couleurs, qui le rendent plus attractif encore. En découvrant ses exemplaires d'auteur, Hergé s'est même laissé aller à écrire à son éditeur que c'était trop beau pour les gosses!

Un collègue du *Vingtième Siècle* en parle d'ailleurs comme d'un livre pour les enfants de 6 à 60 ans, une formule qui préfigure un fameux slogan publicitaire! En revanche, plus question de travaux publicitaires pour Hergé. Il est clair désormais qu'il n'aura plus guère de temps à consacrer à autre chose que ses histoires en images. Celles de Tintin d'abord, mais aussi celles de Quick et Flupke, plus actifs que jamais, obligeant leur « père » à produire au minimum quatre planches par semaine. Et, comme si ce n'était pas assez, il a inventé récemment les personnages de Jo, Zette et leur singe Jocko pour *Cœurs Vaillants*. Un frère et une sœur dûment flanqués d'un papa et d'une maman. Les promesses du marché français valaient bien cette concession aux bons pères dirigeant, à Paris, l'hebdomadaire, que ce Tintin libre de toute attache familiale chiffonnait quelque peu! • PH. G.



## « POUR L'EMPEREUR! »

Quinze mois après l'incident de Moukden, les Japonais continuent d'avancer en Mandchourie. L'État qu'ils créent, le Mandchoukouo, compte près de 31 millions d'habitants.

... de l'attribuer à ses propres officiers, adhère à leur version et la répercute sur la scène internationale. Apparemment en toute bonne foi.

Pour le Guomindang de Tchang Kaï-chek, le coup est dur, mais impérable. En dépit de l'indignation de sa population, il ne peut agir. L'essentiel des troupes dont il dispose dans la région se trouve au sud de la Grande Muraille et ne peut être acheminé vers le front mandchou dans des délais utiles; les renforts nippons venus de Corée seraient là les premiers. D'ailleurs, ces soldats sont mal formés, mal entraînés,

la partie est perdue. L'est-elle diplomatiquement? Le 19 septembre, l'ambassadeur de Chine à Tokyo réclame l'arrêt immédiat des opérations, tandis que la Chine saisit la Société des nations (SDN). Mais il faut attendre le 24 octobre pour que celle-ci prenne une résolution réclamant le retrait total des Japonais des zones occupées pour

15 décembre. Et est remplacé par Sun Ke, fils de Sun Yat-sen, comme président de la république de Chine. Celui-ci a beau jurer de défendre la ville de Jinzhou, dans le Liaoning, à n'importe quel prix, elle est prise par les Japonais en janvier 1932, qui créent alors l'État fantoche du Mandchoukouo, à la tête duquel ils placent l'ex-empereur Puyi. En fait, derrière la façade se cache une administration nippone. Le 7 janvier, les États-Unis refusent de le reconnaître, position suivie par l'ensemble de la communauté internationale. Le 14 janvier, une commission de la SDN, présidée par un Anglais, lord Lytton, débarque à Shanghai afin d'enquêter.

## SI LES OCCIDENTAUX DES CONCESSIONS NE RÉAGISSENT PAS AU DÉBARQUEMENT DES JAPONAIS À SHANGHAI, LES MEMBRES DE LA SDN, À GENÈVE, CONDAMNENT FERMEMENT CETTE PROVOCATION.

et les Japonais le savent... Pas question non plus d'en prélever ailleurs, à cause de la guerre civile et des communistes. Pour mettre un comble au désastre, une crue du Yang-Tseu-Kiang provoque des inondations sans précédent, faisant des milliers de morts, des millions de réfugiés, et interdisant tout transport vers le nord. Militairement,

le 16 novembre suivant. Tokyo rejette cette résolution, affirme préférer négocier directement avec la Chine. Il y aura, en effet, quelques vagues pourparlers, qui n'aboutiront pas.

Le 20 novembre, devant cet échec, une faction du Guomindang, celle du Guangzhou, réclame la démission de Tchang Kaï-chek; il la donne le

### Un million de Japonais colonisent le Mandchoukouo

Le rapport rendu à l'automne résume justement les événements en rendant compte du peu d'importance des dommages et d'une riposte disproportionnée à l'attaque réelle ou supposée (voir encadré). Toutefois, dans un souci d'apaisement, la SDN envisage l'erreur de bonne foi de la part des Japonais qui se seraient vraiment crus agressés. Nuance qui n'apaise pas le mécontentement d'une opinion japonaise de plus en plus belliciste, hostile à l'Occident, furieuse de voir son pays en position d'accusé.

En 1938, un diplomate japonais, Takayanagi, traducteur du rapport, résume bien le sentiment de ses compatriotes en écrivant, après avoir rappelé combien la situation en Mandchourie était devenue explosive: « Mon impression a été que ce magnifique document, rédigé avec une impartialité absolue, reposait sur une erreur fondamentale. Si vous dites à une nation: vous n'avez pas agi correctement, celle-ci se fâche. » La colère des Japonais augmente lorsque, le 24 février 1933, la

### EXTRAITS DES CONCLUSIONS DU RAPPORT RENDU PAR LA COMMISSION DE LA SDN, PRÉSIDENTE PAR LORD LYTTON, À PROPOS DE L'INCIDENT DE MOUKDEN:

« Il ne fait aucun doute qu'il existait des tensions entre les forces armées chinoises et japonaises. Ainsi qu'il a été expliqué à la Commission, il est évident que les Japonais disposaient d'un plan soigneusement élaboré en cas d'hostilités éventuelles entre eux et les Chinois. Dans la nuit du 18 au 19 septembre 1931, ce plan a été mis en

œuvre avec promptitude et précision. Les Chinois [...] n'avaient aucun plan en vue d'une attaque japonaise et n'avaient rien prévu qui soit susceptible de mettre en danger les vies ou les biens de citoyens japonais à cet endroit et à cet instant précis. Ils n'ont déclenché aucune attaque autorisée ou concertée contre les forces japonaises, dont l'attaque et les opérations les ont pris par surprise. Il ne fait aucun doute qu'une explosion a bien eu lieu sur ou à proximité de la voie ferrée, entre 22 heures et 22 h30,

le 18 septembre. Mais les dégâts, si dégâts il y a eu, causés à la voie ferrée n'ont pas empêché le train de Changchun d'arriver à l'heure en provenance du Sud, de sorte que cela ne saurait suffire à justifier la moindre action militaire. Les opérations japonaises au cours de cette nuit-là ne peuvent donc être considérées comme relevant de la légitime défense. Cela dit, la Commission n'exclut pas l'hypothèse que les officiers présents sur les lieux aient pu se croire en état de légitime défense et agir en conséquence. »





SDN condamne à l'unanimité, moins la voix du Japon et l'abstention du Siam, l'attaque japonaise et refuse de reconnaître le Mandchoukouo.

En mars, le Japon quitte la SDN sur décision du nouveau Premier ministre, qui vient de succéder au trop pacifiste Inukai, tué le 15 mai 1932 dans une tentative manquée de coup d'État militaire. Attitude politiquement compréhensible dans la mesure où le Mandchoukouo et ses richesses, notamment des gisements de fer et de charbon inexploités, représentent un espoir fou pour un Japon frappé par la crise. Un million de Japonais y partent comme colons, soutenus par les banques et le gouvernement, dans les mois qui suivent, et les actualités témoignent de l'atmosphère de liesse accompagnant ces départs et la naissance du Mandchoukouo.

#### Le 18 septembre : "Jour d'humiliation nationale"

Forte de ce soutien populaire, l'armée n'hésite pas à récidiver, dès janvier 1932, à Shanghai, moment et lieu où Hergé situe l'intrigue du *Lotus bleu*, en achetant les services de gangsters chinois chargés de tabasser une communauté de moines bouddhistes japonais. Cette fois, les agresseurs, clairement identifiés, sont des Chinois, les victimes, d'inoffensifs sujets japonais. Deux divisions japonaises débarquent à Shanghai pour écraser les Chinois, sous le regard indifférent des troupes occidentales chargées de la protection des concessions. Un cessez-le-feu intervient au mois de mai à la demande de la SDN.

Cette inertie mondiale encourage le Japon à provoquer de nouveaux incidents à Pékin, en juillet 1937, en vue d'annexer la Chine du Nord. Mais, cette fois, ils entraînent une violente riposte chinoise, début de la seconde guerre sino-japonaise, et prélude à la Seconde Guerre mondiale.

En vérité, la tournure des événements a depuis longtemps dépassé les prévisions des apprentis sorciers de Moukden. Plus tard, le colonel Ishiwara, reconnaissant sa responsabilité dans l'attentat, expliquera que ses amis et lui s'attendaient à un autre scénario : l'annexion de la Mandchourie, jugée nécessaire pour donner de quoi vivre à leurs compatriotes, devait hisser le Japon à un niveau de puissance égal à celui de la Chine et de l'URSS. Prélude à une alliance avec le Guomindang, avant d'en finir ensemble avec la menace soviétique,



## La « perle de l'Orient »

Tintin arrive en Chine en débarquant à Shanghai, grand centre financier de la région, en 1930, cinquième port du monde, en 1932. En 1941, les Japonais en prennent le contrôle. Sous Mao, la ville sommeille doucement. Aujourd'hui, avec plus de 20 millions d'habitants, elle retrouve sa prééminence économique dans toute l'Asie.



puis de se retourner contre le colonialisme occidental en Asie. Vues utopiques. Déjà inquiet des événements de Pékin en 1937, alors qu'il estime urgent de se préparer à faire face à l'URSS et au communisme, Ishiwara finit par quitter l'armée avant Pearl Harbour, sagesse qui lui épargnera des poursuites pour crime de guerre après la capitulation japonaise d'août 1945.

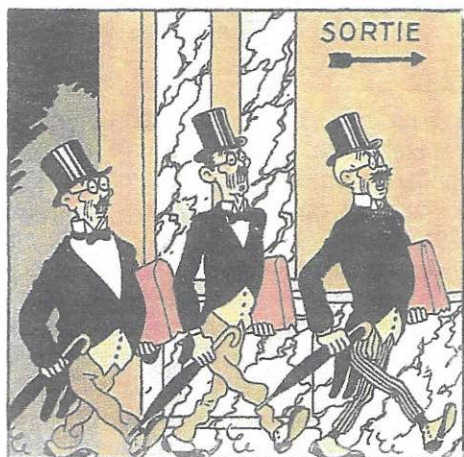
Aujourd'hui encore, pour la majorité des Japonais, Moukden demeure un attentat de « bandits » chinois exploité contre les intérêts nippons. *Tintin et le Lotus bleu*, dont la parution entraînera, en 1935, une protestation officielle de l'ambassadeur japo-

nais à Bruxelles, ne sera pas traduit au Japon avant 1993, preuve de la vivacité des rancunes. De leur côté, les Chinois se souviennent avec reconnaissance du soutien que leur a apporté Hergé, influencé par son ami Tchang, qui l'a assisté dans son travail.

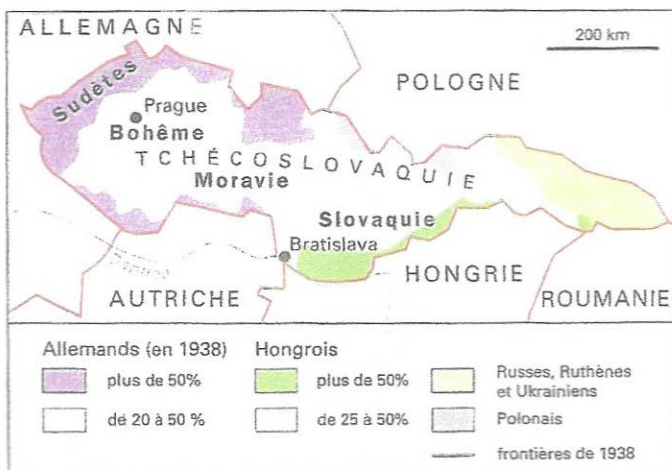
On dit que Tchang Kaï-chek a beaucoup aimé l'album, de nos jours encore le plus vendu en Chine, parmi les aventures de Tintin. Mais eux non plus n'ont pas oublié. À Moukden s'élève maintenant un mausolée rappelant l'incident et ses suites. Et le 18 septembre est considéré comme un « jour d'humiliation nationale ».

ANNE BERNET

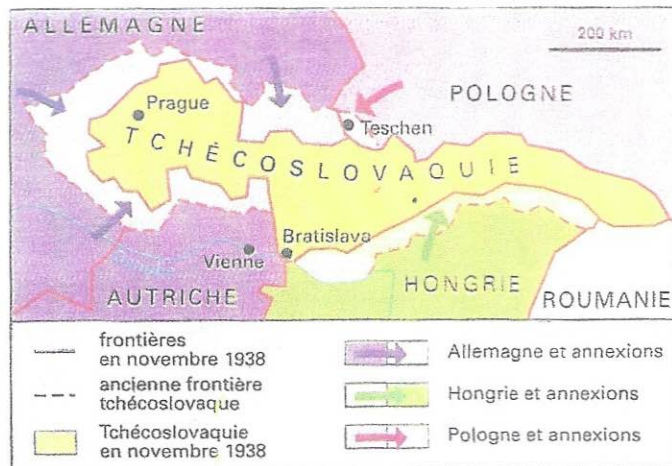




L'incident de Nankin vu par Hugué ! La vérité historique n'est pas tout à fait respectée mais le Japon a bien quitté la SDN !



Les minorités nationales en Tchécoslovaquie en 1938.



La partition de la Tchécoslovaquie après Munich.



## L'Anschluss vu par l'ambassadeur français à Berlin.

(4)

L'annexion de l'Autriche permet de saisir la méthode qu'emploie Hitler, lorsque, enhardi par ses premiers succès, il se propose de passer à la réalisation du programme d'où doit sortir le grand Reich. Cette méthode comporte l'excitation préméditée et progressive des éléments perturbateurs du pays qu'il s'agit d'absorber ou d'abattre, au moyen d'agents de l'extérieur, ou du dedans. Les incidents provoqués par ceux-ci sont soigneusement, et à des intervalles de plus en plus rapprochés, orchestrés par la presse de Goebbels, qui se charge de préparer une atmosphère de crise internationale. Hitler intervient alors et déclare qu'il ne saurait se désintéresser du sort d'une population qu'il considère comme un rameau de la famille allemande [...]. Sous la pression de Berlin, qui proteste de son désir de conciliation, et des puissances attachées au maintien de la paix, des négociations s'ouvrent. [...]; les exigences de l'Allemagne croissent, jusqu'à ce que le fruit convoité soit jugé mûr. À ce moment, sous un prétexte quelconque, Hitler se démasque et ses armées entrent en scène.

Tel est le schéma selon lequel s'est accomplie l'occupation de l'Autriche. Il a été poussé jusqu'à l'invasion militaire [...]. L'annexion de l'Autriche éclaire également en plein, et de nouveau, un aspect caractéristique de la situation internationale, à savoir la faiblesse des réactions des grandes puissances en face du coup de force allemand. [...] Elle s'explique ; en premier lieu, par un pacifisme foncier. [...] Le Duce est devenu l'ami d'Hitler. Il a forgé avec lui l'Axe Rome-Berlin. Il ne fera aucune opposition à l'annexion de l'Autriche [...]. Quant à la France, [...] elle est en pleine crise intérieure. Elle apprend en même temps l'entrée des Allemands à Vienne et la démission du cabinet Chautemps. La succession ministérielle est laborieuse. [...] Mauvaises conditions pour une action vigoureuse !

A. François-Poncet,  
*Souvenirs d'une ambassade à Berlin*, Flammarion, 1946.

## Le Pacte germano-soviétique (23 août 1939).

(5)

ARTICLE 1<sup>er</sup>. – Les deux parties contractantes s'engagent à s'abstenir de tout acte de violence, de toute manœuvre agressive et de toute attaque l'une contre l'autre.

ART. 2. – Au cas où l'une des parties contractantes se trouverait engagée dans une guerre avec une tierce Puissance, l'autre s'engage à ne soutenir celle-ci d'aucune façon.

ART. 3. – Les gouvernements des deux parties se tiendront constamment en contact à l'avenir pour se consulter sur les questions touchant à leurs intérêts communs.

ART. 4. – Aucune des parties contractantes ne se joindra à un groupement de Puissances dirigé directement ou indirectement contre l'autre.

ART. 5. – En cas de différend ou de conflit entre les parties contractantes sur des questions d'un ordre quelconque, les deux parties en chercheront la solution exclusivement par la voie d'un échange amical d'opinions [...].

ART. 6. – Le présent accord est conclu pour dix ans, [...].

J. von Ribbentrop ; W. Molotov.

### PROTOCOLE SECRET

1. Pour le cas où il se produirait une modification territoriale et politique dans les États baltes (Finlande, Estonie, Lettonie et Lituanie), la frontière nord de la Lituanie constituerait simultanément la limite des zones d'influences de l'Allemagne et de l'URSS. [...]

2. Pour le cas où il se produirait une modification territoriale et politique dans les régions appartenant à l'État polonais, la limite entre les zones d'influence de l'Allemagne et de l'URSS suivrait sensiblement la ligne des rivières Pissa, Narev, Vistule et San. La question de savoir s'il est désirable dans l'intérêt des deux pays de maintenir un État polonais indépendant et comment il serait délimité, ne pourra être résolue qu'à la lumière des futurs développements politiques. [...]

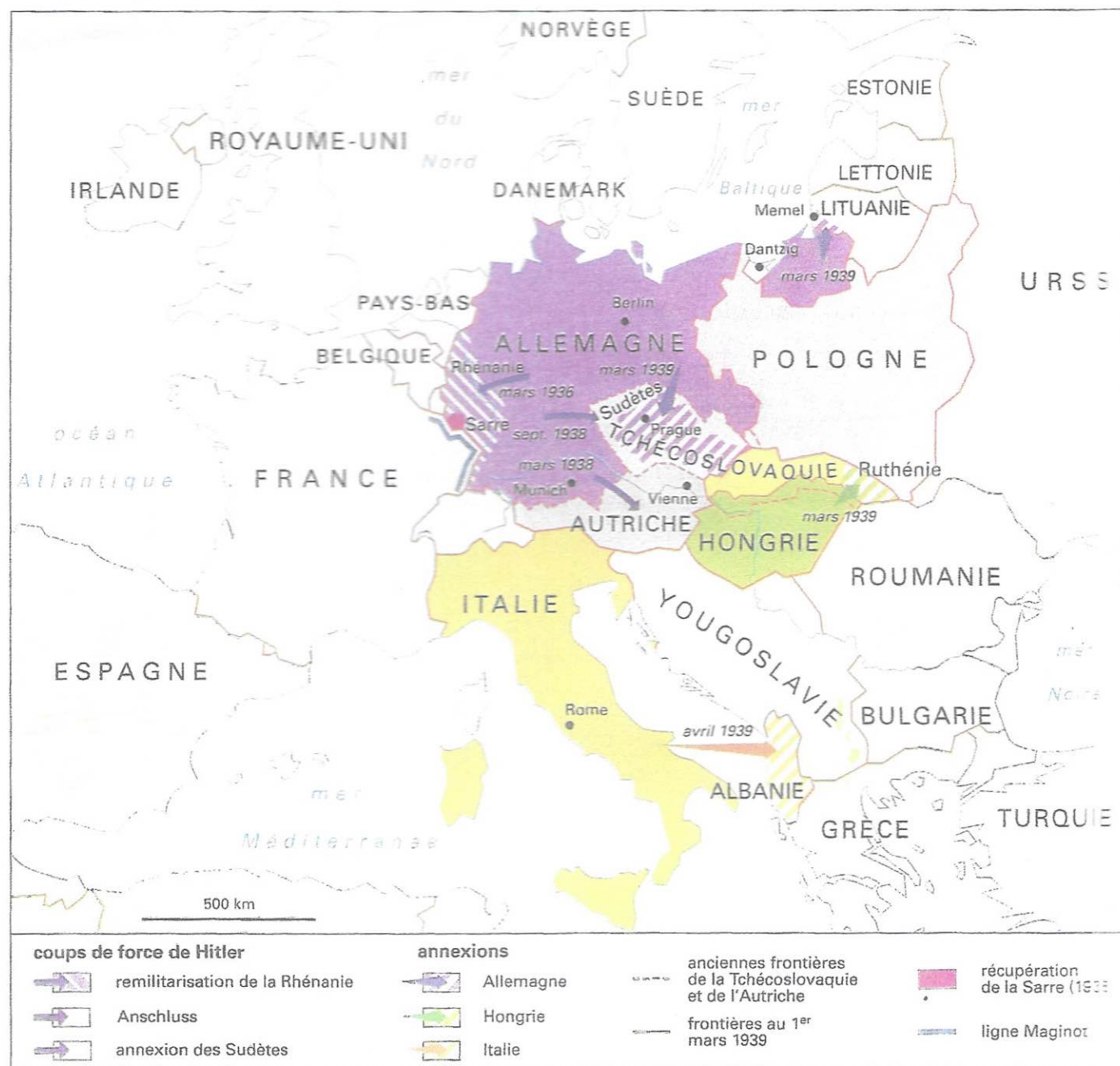
En ce qui concerne l'Europe du Sud-Est, on souligne, du côté soviétique, l'intérêt qu'on porte à la Bessarabie. Du côté allemand, on se déclare complètement désintéressé du sort de cette région.



L'entrée des Allemands en Pologne, le 1<sup>er</sup> septembre 1939.



# La montée des périls



Les coups de force des dictatures, 1936-1939.

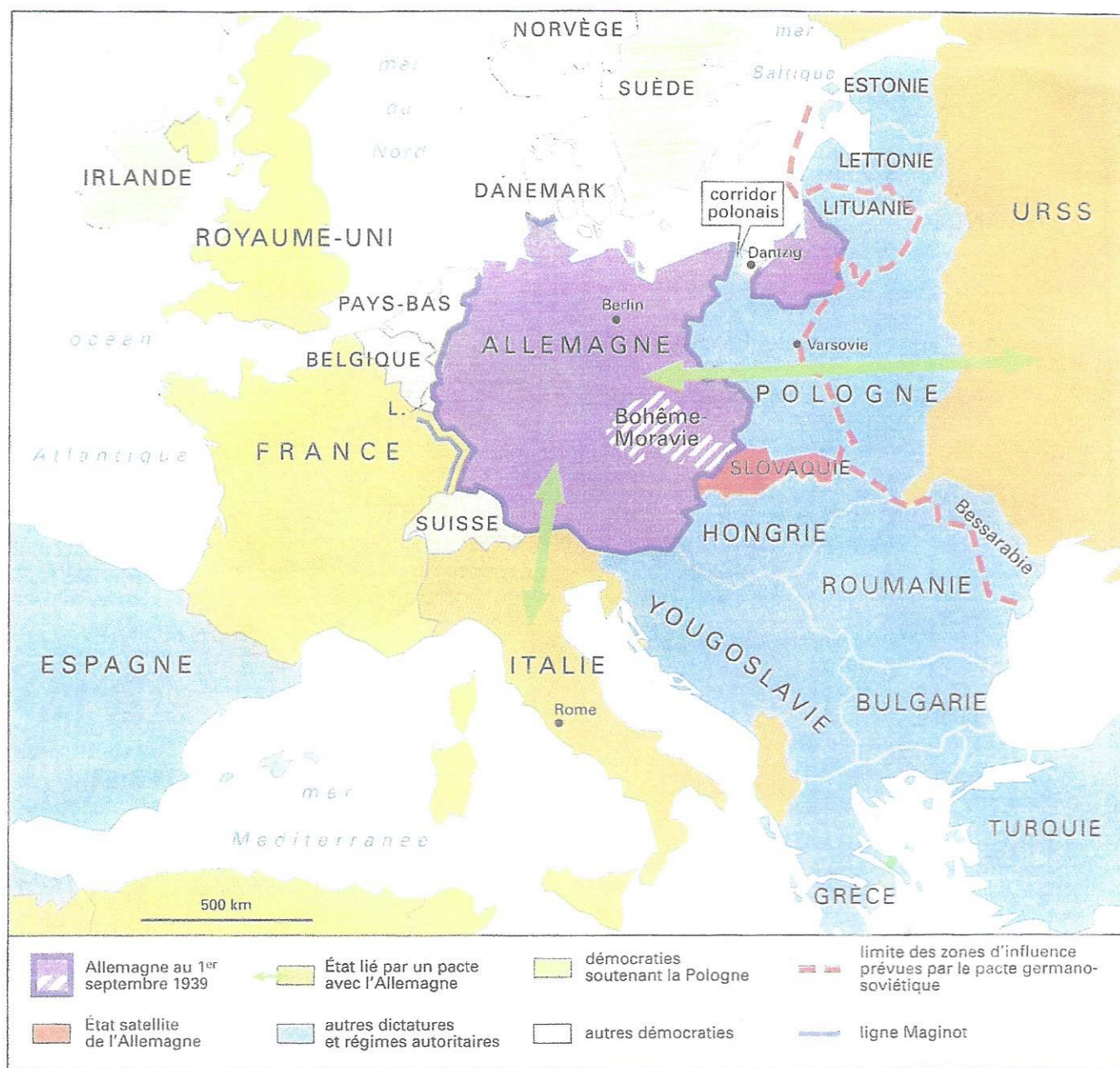
■ Entre 1936 et 1939, la carte de l'Europe centrale est profondément modifiée sous l'impact des coups de force hitlériens. Si le retour de la Sarre à l'Allemagne en 1935 n'est que la conséquence de l'application d'un référendum décidé par la SDN et prévu de longue date, les autres modifications territoriales sont d'un tout autre ordre.

■ Les coups de force d'Hitler sont autant de violations du traité de Versailles : remilitarisation de la Rhénanie en 1936, annexion de l'Autriche et annexion des Sudètes

en 1938. Ce dernier coup de force livre la Tchécoslovaquie aux appétits hongrois et polonais, et aboutit à la destruction de la dernière démocratie d'Europe centrale.

■ Le dernier acte se joue en mars-avril 1939 : l'Allemagne s'agrandit encore de la Bohême-Moravie et de Memel, la Hongrie annexe la Ruthénie et l'Italie s'empare de l'Albanie. C'est le triomphe de la force et un réveil brutal pour les démocraties, qui comprennent enfin qu'il faut arrêter Hitler.





L'Europe au 1<sup>er</sup> septembre 1939.

■ Fort de l'appui de l'Italie et de la bienveillance soviétique, Hitler peut se tourner vers la Pologne et réclamer le règlement de la question de Dantzig et du « *corridor polonais* ». Dès le 23 août 1939, le sort de la Pologne est réglé. Le protocole secret du Pacte germano-soviétique a prévu sa disparition et le partage de l'Europe orientale en deux zones d'influence, allemande et soviétique. Hitler peut ainsi commencer la réalisation du *Lebensraum* aux dépens des Slaves, et Staline récupère d'anciens territoires russes (Pays baltes, Est de la Pologne, Bessarabie).

■ Dans une Europe largement dominée par les dictatures, les démocraties apparaissent sur la défensive. Certes, la France et le Royaume-Uni sont décidés cette fois à soutenir la Pologne et à ne plus tolérer la moindre agression hitlérienne. Mais le 1<sup>er</sup> septembre 1939, au moment où les blindés allemands se ruent vers Varsovie, les Français, retranchés derrière la ligne Maginot, et les Britanniques, dont les troupes doivent passer la Manche, n'ouvrent pas de second front à l'Ouest et laissent la Pologne subir le premier choc.



## L'ÉTRANGE DÉFAITE

### MARC BLOCH

*L'étrange défaite* est un ouvrage de March Bloch, officier, écrivain et historien français. Cette œuvre est divisée en trois parties intitulées : « *Présentation du témoin* », « *La déposition d'un vaincu* » et « *Examen de conscience d'un français* ». Témoin des deux guerres mondiales (son action débute lors de la première guerre, en août 1914, en tant que sergent d'infanterie, puis en tant que membre d'un état-major d'armée lors de la seconde grande guerre), c'est donc en observateur averti que Bloch nous livre ici non pas des confidences sur ses expériences personnelles mais plutôt un compte-rendu scientifique et objectif – il parle d'un « *procès-verbal de l'an 1940* » – des raisons de la défaite française lors de la campagne de 1940.

Dans la première partie de cette œuvre, l'auteur se présente avec humilité et honnêteté. Il fait une description poignante du juif, mais aussi et surtout de l'historien qu'il est. « Je suis Juif, sinon par la religion, que je ne pratique point, non plus que nulle autre, du moins par la naissance. Je n'en tire ni orgueil ni honte, étant, je l'espère, assez bon historien pour n'ignorer point que les prédispositions raciales sont un mythe et la notion même de race pure une absurdité particulièrement flagrante, lorsqu'elle prétend s'appliquer, comme ici, à ce qui fut, en réalité, un groupe de croyants, recrutés, jadis, dans tout le monde méditerranéen, turco-khazar et slave. Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite. Mais peut-être les personnes qui s'opposeront à mon témoignage chercheront-elles à le ruiner en me traitant de "météque". Je leur répondrai, sans plus, que mon arrière-grand-père fut soldat, en 1793; que mon père en 1870, servit dans Strasbourg assiégé; que mes deux oncles et lui quittèrent volontairement leur Alsace natale, après son annexion au II<sup>ème</sup> Reich; que j'ai été élevé dans le culte de ces traditions patriotiques, dont les Israélites de l'exode alsacien furent toujours les plus fervents mainteneurs; que la France, enfin, dont certains conspireraient volontiers à m'expulser aujourd'hui et peut-être (qui sait?) y réussiront, demeurera, quoi qu'il arrive, la patrie dont je ne saurais déraciner mon cœur. J'y suis né, j'ai bu aux sources de sa culture, j'ai fait mien son passé, je ne respire bien que sous son ciel, et je me suis efforcé, à mon tour, de la défendre de mon mieux.

Dans la deuxième partie, il analyse les limites de l'armée française dans la campagne de 1940. L'étrange défaite est d'abord celle des élites militaires. Alors que celles-ci refusent d'assumer l'échec en reportant la faute sur le régime parlementaire et sur les troupes, Marc Bloch considère que l'autorité militaire, au premier rang de laquelle l'état-major, comparable à un « ordre » de l'Ancien Régime, mais aussi les officiers, est la première responsable. « *La cause directe, écrit-il, fut l'incapacité du commandement (...) Nos chefs ou ceux qui agissaient en leur nom n'ont pas su penser cette guerre* » (L'étrange défaite). En effet, les élites militaires françaises étaient âgées, et elles avaient perdu leur autorité ainsi que leur capacité de réaction pendant la période de paix. En particulier, elles n'ont pas réussi, selon Marc Bloch, à anticiper l'évolution de la guerre moderne : elles n'ont pas compris, par exemple, la métamorphose des concepts de distance, de vitesse et d'imprévu, ce qui les a empêchées de s'adapter aux offensives allemandes ; elles sont restées focalisées sur une stratégie de fortification aux dépens du mouvement, grâce aux chars et à l'aviation. Sur le plan organisationnel, enfin, Marc Bloch trouve que l'état-major était désorganisé, que l'armée était trop divisée, trop bureaucratique, ramollie par la routine de la paix, et que les qualités humaines y étaient sous exploitées. Marc Bloch met en accusation le logiciel de pensée des élites militaires. Il pointe plus précisément du doigt



le dogme de la guerre défensive, né des leçons des combats de la Première Guerre mondiale, et érigé en doctrine intouchable en dépit des différences technologiques et politiques qui séparent les deux conflits. « *Ce furent, décrit Marc Bloch, deux adversaires appartenant chacun à un âge différent de l'humanité qui se heurtèrent sur nos champs de bataille. Nous avons en somme renouvelé les combats, familiers à notre histoire coloniale, de la sagaie contre le fusil. Mais c'est nous, cette fois, qui jouions les primitifs* » (L'étrange défaite). Rejoignant ici le général de Gaulle, l'historien reproche à la théorie militaire française employée lors de la Seconde Guerre mondiale son verbalisme et son tropisme pour les idées générales, quand un conflit réel demande une adaptation tactique permanente aux circonstances. Pour Marc Bloch, cette incapacité à penser efficacement les conflits à venir s'explique notamment par le système de promotion interne à l'armée, lequel a placé au sommet de la hiérarchie des vieillards arc-boutés sur les interprétations de leurs victoires passées. La stratégie désastreuse de ces hommes inadaptés consistait à prévoir dans le détail les opérations à partir d'un trop petit nombre d'hypothèses sur la stratégie adverse probable.

Enfin, dans la troisième partie, il établit un lien entre ces limites et les facteurs endogènes de la société française de l'époque. L'étrange défaite est également celle de la société toute entière. En effet, c'est globalement l'esprit français, cette intelligence nationale dont le pays est si fier, qui est responsable de la débâcle de 1940. Pour Marc Bloch, les esprits étaient déjà programmés pour la défaite : « *[les Allemands] croyaient, explicite-t-il, à l'action et à l'imprévu. Nous avons donné notre foi à l'immobilité et au déjà fait* » (L'étrange défaite). La mentalité du commandement militaire n'était en réalité qu'un reflet de celle de la population toute entière, acquise à l'immobilisme, à la routine et au dressage, quand une guerre moderne est affaire « *d'imagination concrète, de souplesse dans l'intelligence et, peut-être surtout, de caractère* ». Marc Bloch voit dans les élites françaises, engoncées dans leur esprit de caste, formées dès l'enfance au bachotage, au formalisme, à la bureaucratie, à la fidélité aux doctrines apprises, et à la révérence envers les puissants, l'incarnation de la paralysie intellectuelle responsable de l'étrange défaite. Or, « *le monde appartient à ceux qui aiment le neuf* ». Marc Bloch considère que la population a, elle aussi, fait preuve de faiblesse. Par exemple, le mépris des intérêts nationaux s'est également installé parmi les milieux salariés, et notamment syndicaux, lesquels ont privilégié leur idéologie pacifiste et leurs intérêts matériels. L'étrange défaite est finalement le résultat d'une paresse intellectuelle généralisée et d'un refus de comprendre le présent.